

## **Le silence ne nous protégera pas**

Mireille Tawfik

Numéro 335, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tawfik, M. (2022). Compte rendu de [Le silence ne nous protégera pas]. *Liberté*, (335), 73–74.

# Le silence ne nous protégera pas

*En écho à la critique qui précède, nous publions ici le témoignage d'une participante à La sentinelle n° 1. Dans ce texte, d'abord paru sur le site internet de l'Espace GO le 8 février 2022, Mireille Tawfik raconte cette journée de questionnements et de sororité.*

« **L**e silence ne nous protégera pas », dit Audre Lorde.

« Mais la parole ne nous protégera pas non plus. Pas nécessairement. Pas toujours. Il existe des dangers à prendre la parole, et ces dangers pèsent particulièrement sur certains corps et certaines voix », rétorque Alexandra Pierre.

Les personnes invitées à prendre la parole le 3 décembre à l'Espace GO étaient à l'image des femmes réunies par Émeline Goutte pour réfléchir cette Sentinelle : Catherine Bourgeois, Carolanne Foucher, Yohayna Hernández [directrice du cahier scènes de *Liberté*, ndlr], Anne-Laure Mathieu, Émilie Monnet, Lisa Ndejuru, Solène Paré, Alice Tixidre, Tatiana Zinga Botao et moi-même. Notre première rencontre d'idéation a fait surgir autant de préoccupations qu'il y avait de femmes présentes :

la décolonisation

l'espoir d'une vision du monde plus complexe enrichie par les différents héritages qui composent notre société

l'épuisement des militantes

le besoin d'actions concrètes

le besoin de ressourcement de sororité d'ancrage dans le corps

les effets d'une solidarité à la Moose

Hide Campaign

la nécessité de l'implication des personnes en position de pouvoir dans la reconnaissance des problèmes et dans la recherche de solutions

la nécessité de repenser nos façons de faire

« Les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître. »

« Où sont les hommes ? »

« S'ils avaient été là, on se serait censurées... »

Repenser

Avec l'autre 50 %

Avec le 33 %

Avec le 2,3 %

La journée s'est ouverte sur une performance de Soleil Launière, qui posait peut-être la question suivante : comment est-il possible de s'entendre soi-même dans le brouhaha de nos vies éditorialisées par les médias et les réseaux sociaux ?

À cela, Kama La Mackerel répondait en plongeant à l'intérieur pour réfléchir aux récits que l'on porte et à la possibilité d'une transformation personnelle comme point de départ à la révolution.

Alexandra Pierre nous a parlé de l'impact de notre position sociale et des rapports de pouvoir sur la réception de nos prises de parole. Elle nous a donné l'exemple du « blackface », dont la portée a encore été sous-estimée récemment lorsque Marilou Craft en a critiqué l'apparition au Rideau Vert ou lorsque des photos de notre premier ministre fédéral, le visage et les mains maquillés de brun, sont ressorties lors des élections de 2019. Alexandra nous a rappelé l'origine du blackface et, ce faisant, elle a dépeint une partie de l'historique des rapports de pouvoir liés à la scène théâtrale au Québec. J'ai alors pensé au fait que, lorsqu'on nous invite, femmes racisées, à prendre la parole, à siéger à un CA, à participer à un comité consultatif, à créer, on s'attend à une réponse positive et enthousiaste. C'est ce que nous voulions, non ? Pourtant, la question suivante se pose : si tu m'invites à prendre place autour de la table, es-tu prêt-e à accueillir ce que j'aurai à dire et le poids de l'histoire qui me suit comme un boulet ? Sommes-nous prêt-es à repenser nos façons de faire ? Parce qu'une présence diversifiée, dans tous les sens de ce mot, implique de repenser les contenants, les contenus, les porteur-euses de projet, les structures décisionnelles, etc. Si la réponse est non, ne vous surprenez pas que certain-es d'entre nous préférèrent alors rester dans le silence ou en sécurité.

La parole courageuse et créative d'Alexandra Pierre était suivie du repas plein de cœur et de saveurs de Saïra Amin, une des cheffes de Food'elles.

Enfin est venu le temps de participer à l'atelier. J'avais choisi le forum ouvert animé par Anne-Laure Mathieu et Yohayna Hernández. Anne-Laure nous a expliqué qu'il s'agissait de faire confiance aux personnes présentes pour définir les besoins et imaginer les solutions. Le sujet n'avait donc pas été déterminé d'avance. La discussion s'est tournée vers des questions de prévention et de soutien aux victimes. Comment aborder les violences à caractère sexuel sur scène pour le jeune public ? Comment aborder les rapports de genre avec nos enfants ? Est-ce acceptable de donner le titre de héros à une personne reconnue pour avoir agressé des enfants ? Comment aborder la violence envers les femmes au sein de nos familles, où ces réalités prennent parfois naissance ? Comment prendre soin des victimes autour de nous ? Comment les accueillir ?

Les croire, c'est sûr.

Recevoir la parole.

Offrir un espace de soutien. Mais encore.

Nous avons enfilé des billes et des bouts de cuir sur des cordes, enfilé les questions qui nous ont mené·es là, dans le costumier de l'Espace Go, coupé·es du monde, coupé·es du reste de la Sentinelle, pour mieux plonger à l'intérieur de nous, pour mieux nous entendre.

Les Cercles de fermières font ça aussi : occuper les mains et libérer la parole. Elles le font en personne et se donnent au passage des conseils de tricot, de crochet. Elles ne tricotent pas sur Facebook, car, à un moment, pour repenser les choses autrement, il faut interrompre nos roues personnelles et être là ensemble.

Cet espace ouvert était une bouffée d'air nécessaire dans la formule cadencée : performances, conférences, dîner, ateliers. Comment repenser le monde à l'intérieur de ces espaces où la parole reste trop souvent prise dans la gorge, sur un post-it, où l'on retrouve la position passive de l'élève docile ? Comment transformer le statu quo ? Pendant la pandémie, nos faux réseaux nous auront tout de même permis de nous rassembler entre femmes pour nous confier et nous accueillir, jusqu'à ce que des plaintes forcent ces groupes à fermer.

Je dois être plus patiente, m'impliquer davantage, être plus pragmatique... peut-être. Est-ce qu'être une femme racisée fait

automatiquement de moi une militante ? Si je vois les iniquités, est-ce que les dénoncer suffit ?

Le 3 décembre, en enfilant des billes, en plaçant des haricots à germer dans des pots Mason, tout à coup, je n'avais plus peur, je n'étais plus lasse, je ne me sentais plus si impuissante ni profondément seule, je n'avais plus du tout l'impression que je ne serais pas entendue. Et la parole a coulé comme si j'étais entourée de vieilles amies de toujours. C'est vrai, nous n'étions que sept et n'avions pas de grandes décisions à prendre, mais quand même. C'est vrai, cela n'a duré que deux heures, mais quand même. La qualité de la présence et de l'écoute sortait de l'ordinaire, et cela n'est pas banal.

Les trois règles du forum ouvert sont : les personnes présentes sont les bonnes ; ça commence quand ça commence ; ça finit quand ça finit.

Et nous n'avons pas vu le temps passer. Deux heures. Avec mes sœurs.

Comment reproduire ce sentiment d'être entouré·es de nos sœurs ? D'être accueilli·es ? D'être suffisant·es pour réfléchir à de nouvelles façons de faire ensemble ? Comment développer l'habitude de mettre en place des espaces (dans nos réunions, dans nos salles de répétition, dans nos écoles) où nos paroles auraient toutes la même valeur ? Comment nos paroles peuvent-elles traverser les murs de la Sentinelle et infiltrer les autres pièces de nos bâtisses fraîchement rénovées où se prennent des décisions qui régissent nos corps, où on accueille l'un·e et rejette l'autre, la cantonnant à son espace privé ? Donne carte blanche à l'un·e et entrée balisée à l'autre ?

Alok Vaid-Menon nous rappelle que l'Autre, la femme, la personne racisée, la personne non binaire, la personne trans, n'est pas une menace ; la menace réelle est le système qui nous fait croire que l'on appartient à une catégorie bien définie, alors que nous sommes des êtres complexes brandissant des identités parcelaires, l'un·e contre l'autre, pour défendre notre droit d'exister, d'être entendu·es, d'être vu·es. Face à l'invisibilisation, face aux mécanismes de la société qui absorbent, consomment en parties détachées, gardent à l'écart dans un réflexe de protection, la personne marginalisée est forcée de prendre conscience de cette par-

tie de son identité qui diffère. Iel s'expose, ce faisant, à la marchandisation de sa marginalité, iel devient une marchandise que l'on possède ou brandit quand cela nous convient... à la fin d'une soirée trop arrosée, sur une affiche de spectacle. Près de deux siècles après l'abolition de l'esclavage, quatre-vingts ans après l'octroi du droit de vote aux femmes, alors que la Loi sur les Indiens régit encore les vies des communautés autochtones et que dix-sept femmes de plus sont décédées au Québec sous les coups de leurs conjoints en 2021, nous devons rappeler à la société que **NOUS NE SOMMES PAS DES BIENS MEUBLES**.

Bien que la route demande davantage à être repensée que tracée dans l'empreinte de vieux sillons, bien que le temps ne soit pas encore aux célébrations, je terminerai quand même en levant mon verre, comme nous l'avons fait pour clore la Sentinelle le 3 décembre dernier. Je lève mon verre aux nouvelles discussions et à la refonte de nos modèles à penser. Je lève mon verre à la multiplication des espaces sécuritaires où l'on peut renoncer à nos identités parcelaires, abaisser les barrières pour faire émerger une parole libérée, jusqu'à ce que la société en entier devienne un espace sécuritaire qui puisse accueillir nos récits, aussi divers soient-ils, en faisant résonner ce « je t'entends, je te crois ». Notre société, nos médias, nos réseaux sociaux, tel un immense *Gender B(l)ender*. Mon corps, comme un espace sécuritaire pour m'accueillir et accueillir l'Autre. Je lève mon verre à une présence masculine qui ne générerait plus l'émergence de la parole. Je lève mon verre à l'anéantissement de nos oppressions intérieures et extérieures. Je lève mon verre à la richesse de nos héritages et de nos identités. **L**